

## DOSSIER DE PROMENADE

# BEUVARDES À L'HEURE AMÉRICAINE

BEUVARDES AU CARREFOUR DES 62<sup>e</sup>, 164<sup>e</sup>, 167<sup>e</sup> D.I. ET DE LA 42<sup>e</sup> D.I.U.S.

**Clés :**

**Période :** fin juillet 1918

**Lieu :** Beuvardes (02130)

**Belligérants :** Allemands,  
Américains, Français;

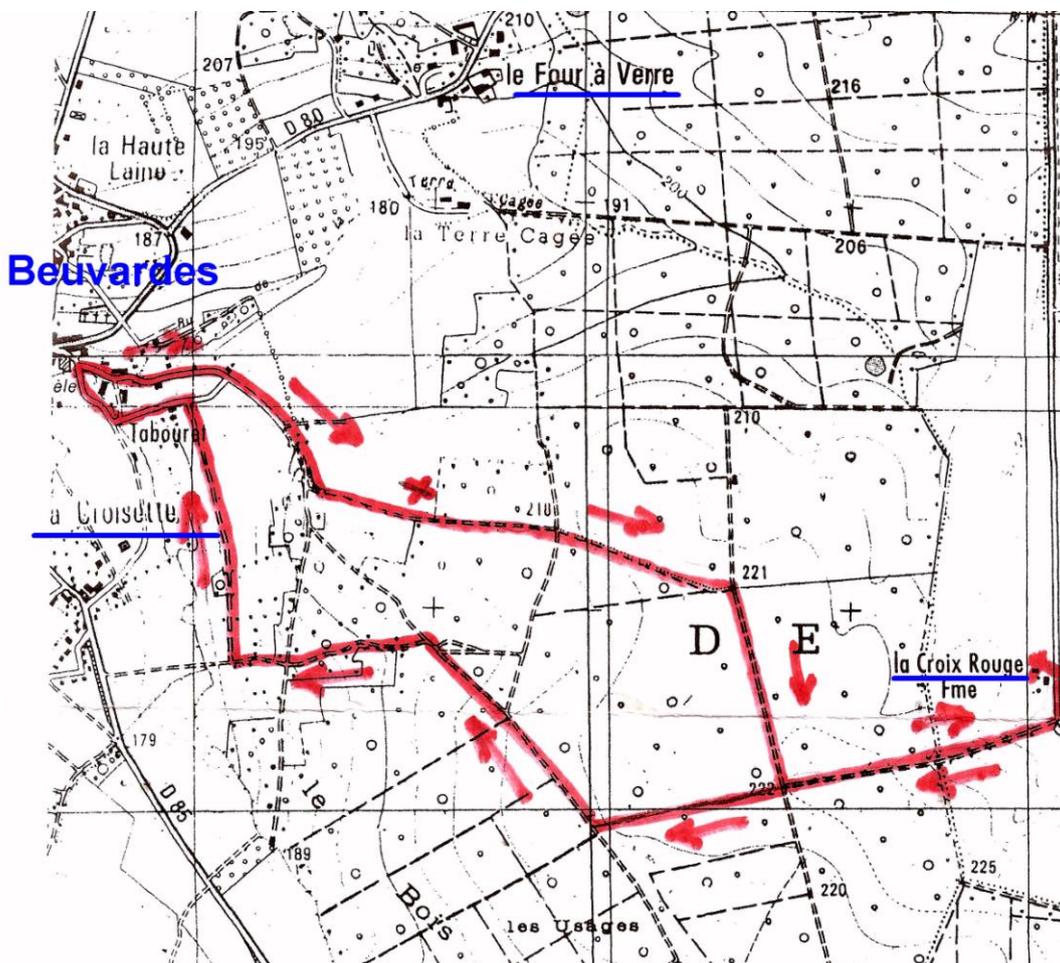
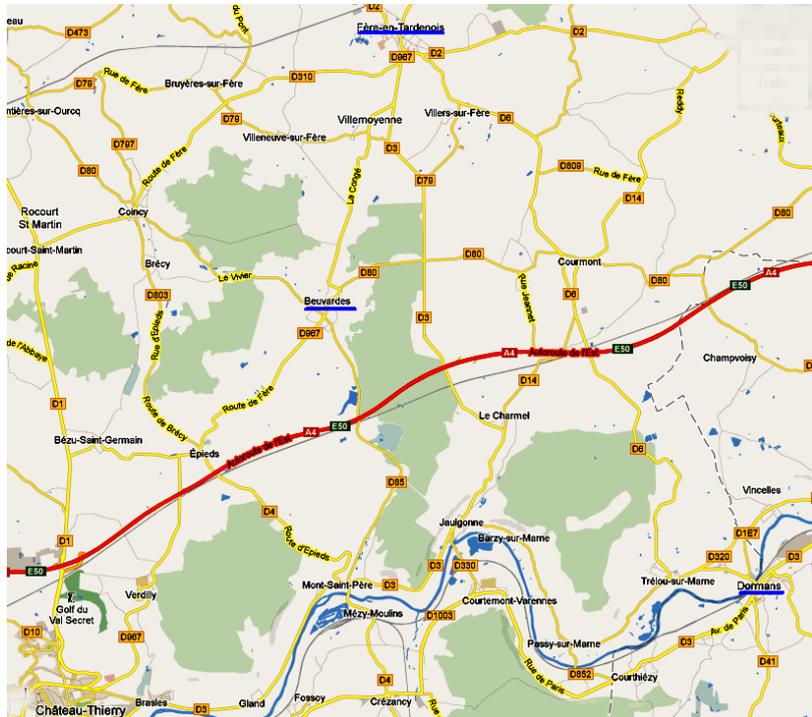
**Latitude :** 49.13635

**Longitude :** 3.487151

**Titre :** Fin juillet 1918,  
Beuvardes au carrefour des 62<sup>e</sup>,  
164<sup>e</sup>, 167<sup>e</sup> D.I. et 42<sup>e</sup> DI US

**Thèmes :** Fin de la 2<sup>e</sup> bataille de  
la Marne

**Localisation :** Centre ville



Extrait du journal d'Alfred Hue, de Beuvardes. Il était inspecteur des écoles, maire du village  
<http://batmarn2.free.fr/alfredhu.htm>

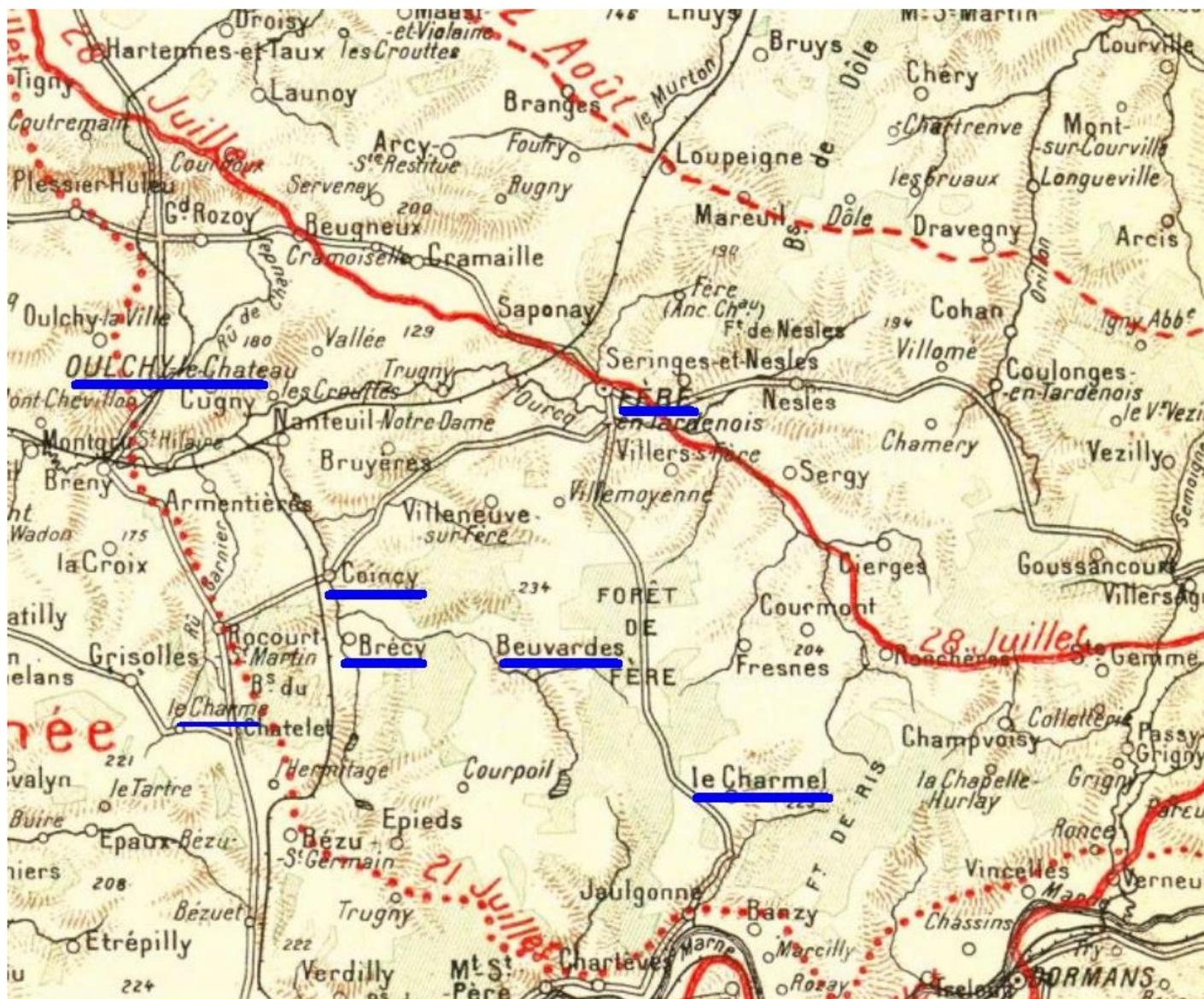
## 19 juillet 1918

La bataille d'artillerie a repris autour de nous, sauf au Nord, de plus en plus violente. Nous sommes dans un encerclement de grosses pièces qui tonnent en même temps. Dans l'air ce sont des escadrilles d'avions qui se succèdent et qui mitraillent les Bois des Usages et de la Tournelle sur lesquels pleuvent les obus de nouvelles batteries tirant de l'Ouest et du Sud-Ouest.

Toute la nuit mouvement de troupes qui se dirigent vers l'Est. Que se passe-t-il ? Serait-ce la retraite ? "Nous sommes battus !" aurait dit ce matin l'un des téléphonistes. - "Nous allons retourner chez nous... Paris! Berlin, je m'en f.. C'est la fin de la guerre." Ces propos m'ont été répétés. Mais d'autres à peu près semblables ont été tenus devant moi par les ordonnances et les cuisiniers. Les hommes sont démoralisés; ils ont perdu toute confiance... les officiers sont muets. Depuis trois jours nous ne les voyons plus. Plus de réunion au jardin le soir, après dîner, plus de piano, plus de chants au casino. On cause à mi-voix toutes portes et fenêtres closes.

L'un d'eux qui avait donné du linge à lessiver l'a réclamé d'urgence cet après-midi. "Mais il n'est pas encore lavé" a dit la bonne. - "Qu'importe, rendez-le".

Et il a repris son linge sale. On le lavera en repassant le Rhin français!



---

## 20 Juillet

C'est bien la retraite. Ils sont battus. Vive la France! Hier soir j'ai vu défiler des batteries de très grosses pièces que des tracteurs ramènent des usages de Coincy. Je les avais déjà vues un matin il y a six semaines. Elles arrivaient, elles ont repris le même chemin celui de l'Allemagne.

Toute la nuit le mouvement s'est continué sous un formidable bombardement.

9 heures- Officiers, cuisiniers, ordonnances, chevaux et garçons d'écurie sont partis. Ils vont nous ont-ils dit à la ferme voisine, la Grange aux Bois. Pourquoi ce mensonge ? ils s'en sont allés vers l'Est, vers le village... sur le chemin du retour.

Sont-ils tous partis ? Non pas encore, voici un nouvel arrivant, un ober-leutnant qui nous demande une chambre. Il parle un français très correct et sans accent. Je lui en fais l'observation.

- "N' en soyez pas surpris", dit-il "je suis Messin. Chez nous on parle français. C'est bien contre mon gré que je suis dans leur armée. Vous allez être libres,... nous allons être libres. Ils sont battus. Demain vous aurez les Français."

Je lui ai serré la main et volontiers je l'eusse embrassé. Il nous quitta le soir et s'en alla tout seul dans la nuit je ne sais de quel côté.

Cette fois nous sommes seuls. C'est presque la liberté, mais la liberté en cave; je ne compte pas deux téléphonistes qui à maintes reprises m'ont dit leur faible espoir dans le succès et qui sont restés à la garde des derniers appareils. Il s'en iront cette nuit à 2 heures quand " tout aura été consommé."

La retraite continue, des groupes de blessés qui ont reçu un premier pansement, des soldats sans armes, des cavaliers, des voitures de bagages défilent dans l'ombre. Les obus creusent la route de trous qui la rendent impraticable. L'un d'eux éclate devant ma porte, renversant une partie de la grille de clôture, crible la façade de la maison d'une centaine de morceaux, brise les vitres des fenêtres à l'étage. Un autre, dans la basse-cour pulvérise un bâtiment, et au fond de la cave, Delphine, la bonne, jette des cris d'épouvante.

Plus personne à la ferme voisine. Ils ont laissé sur le chemin à 50 m de notre porte un gros tas d'obus de 150 (mauvais voisinage qui m'inquiète) et dans la cour de la ferme une pièce de 77 avec son caisson reste abandonnée.

---

## 21 Juillet

Matin ~ Toujours en cave - On a oublié de souper... et l'on n'a pas dormi. La retraite continue, en débandade. Ils passent par groupes, beaucoup sans armes, quelques uns blessés.

Vers minuit ils avaient apporté chez moi un malheureux auquel un éclat d'obus avait, sur la route, dû déchirer les muscles de la cuisse. Ils l'ont étendu sur une botte de paille dans un coin et ils sont partis l'abandonnant.

C'est un allemand, un ennemi, mais il souffre, il se plaint. Il demanda à boire. Je l'interroge. Il me dit qu'il a une femme et quatre enfants, là-bas au fond de la Thuringe. Et moi je songe avec tristesse que moi aussi j'ai eu des enfants, qu'ils sont morts et que mon Pierre a été tué - par lui peut-être, par cet allemand qui m'implore. Mais je songe aussi que ce misérable n'est pas l'auteur de la guerre, qu'il ne l'a certainement pas voulue, qu'il en est comme mon pauvre Pierre, une des Victimes.

Et nous l'avons soigné. On l'a mis sur un matelas. On l'a pansé. Je voudrais le faire évacuer, c'est vainement que j'ai fait appel aux troupes en débandade qui sans arrêt défilent sur la route

Au cours de la matinée le bombardement a redoublé de violence. Il est midi. Le blessé nous a demandé à boire et je suis auprès de lui, penché lui tendant un bol de bouillon. Un obus éclate devant la porte à quelques mètres de la fenêtre qui vole en éclats. J'ai tout reçu sur le dos et des morceaux d'acier ont traversé la pièce, défoncé une porte intérieure.

Par un effet providentiel je n'ai rien eu..... que la peur. Terrifié, le blessé s'est levé, et, se soutenant contre les meubles, s'appuyant aux murs, je ne sais comment, il est venu se réfugier dans notre cave.

Dans l'après-midi des brancardiers auxquels nous avons fait appel l'ont emmené vers le village. Qu'est-il devenu ? Nous n'en savons rien.

---

## Lundi 22

Toujours en cave et dans l'attente de la délivrance.

Toute la nuit l'orage et continuer avec violence. Et cependant, sous les coups qui faisaient trembler le sol et secouaient la maison on a dormi un peu.

Au réveil surprise et désappointement ! 3 officiers supérieurs allemands nous arrivent et demandent des chambres. Il leur en faut quatre... Ils ont tout visité; ils ont fait le tour de la maison, sont partis disant qu'ils reviendraient. On ne les a pas revus.

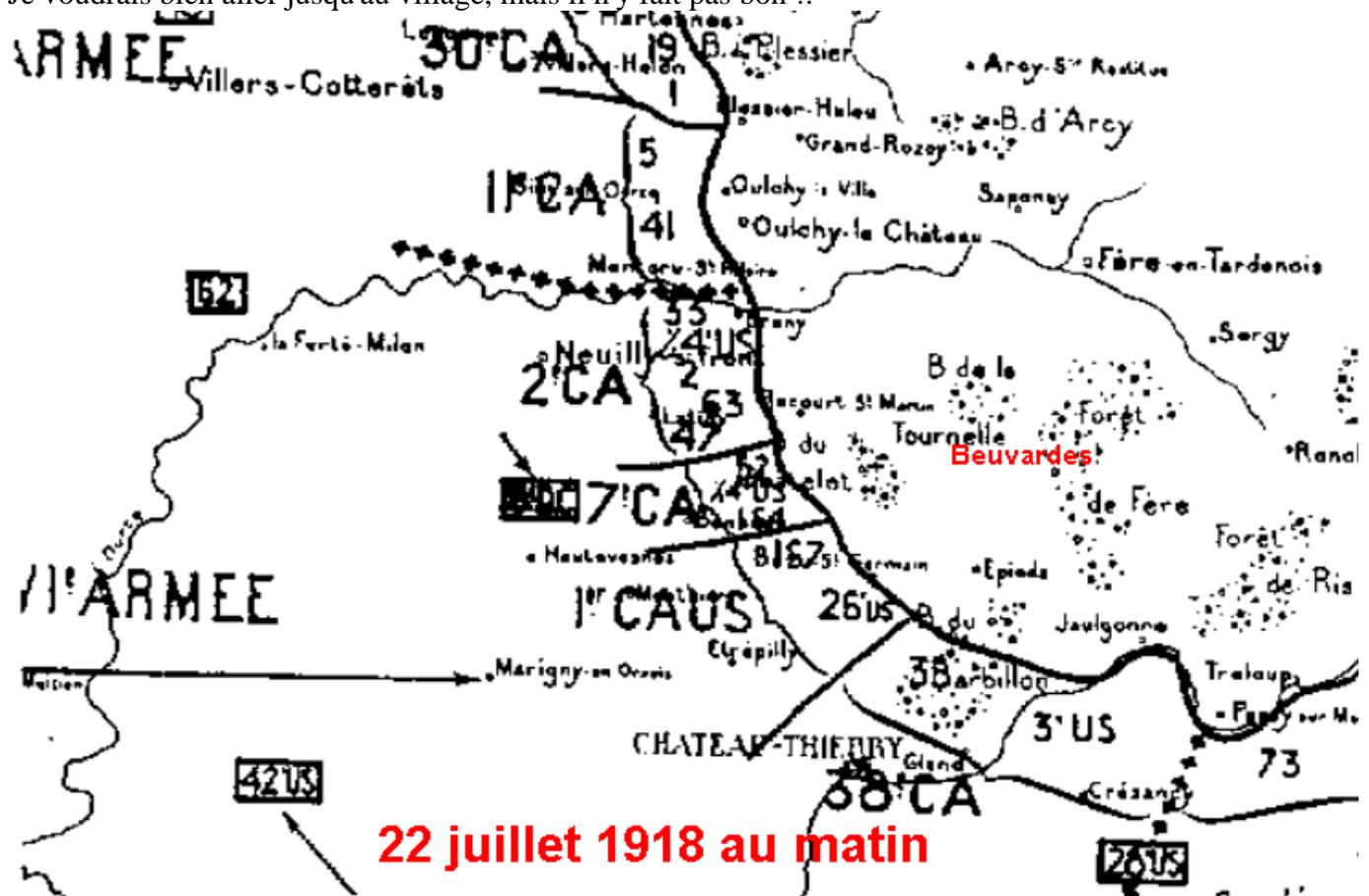
Que voulaient t-ils exactement ?.

Sur la route, sur tous les chemins qui dévalent des Usages de Coincy, sur le chemin du Moulin qui conduit à la Tournelle, par les vieilles rues de Beuvarde et du clos Maillot le mouvement est incessant. Mais il me semble constater de l'indécision. Des groupes s'en vont vers le village, reviennent, s'arrêtent, discutent; j'en vois qui jettent leurs armes au bord du fossé et s'en vont au hasard à travers champ.

Plus une bouchée de pain. Sous les obus qui continuent à pleuvoir, je vais aux emprunts, chez F. Leclère, chez Leduc, chez Obert, ils ont de la farine, ils consentent à nous en céder un peu. Nous en aurons 30 kilos chez Obert.

La route sur laquelle les batteries françaises tirent sans relâche est défoncée de ce côté, et devant la maison de Romain en partie démolie, une torpille a causé une excavation profonde de 4 m et large de 5 à 6 mètres. Le barrage est complet, impossible de passer, même avec une brouette.

Je voudrais bien aller jusqu'au village, mais il n'y fait pas bon !.



## Mardi 23

En cave et sans sommeil.

Nous sortons au petit jour, étonnés d'être vivants.

Une vingtaine d'obus, parmi les milliers qui sont passés au-dessus de nos têtes, sont tombés autour de la maison, dans la cour, dans notre jardin. Le toit est criblé de trous, les fenêtres éventrées, les persiennes hachées, le sol est jonché de débris de tuiles, de bois et de plâtras .

À l'intérieur, même spectacle de dévastation.

Dans la journée, la tempête se continue violente avec de petites accalmies. Des groupes de soldats sans armes errent à l'aventure cherchant des abris.

Les caves des maisons voisines (Leclère, Caron, Dewolfe etc...) sont toutes pleines.

Ma femme est sortie devant la porte, un obus tombe et éclate à quelques mètres devant elle. Pas de blessure. Mon chien Kiss-My qui l'accompagnait rentre en hurlant et ensanglanté.

---

## Mercredi 24

Nuit en cave plus terrible encore que celle d'hier.

La violence du bombardement dépasse cette fois toute imagination. Ce ne sont plus des coups que nous entendons, ni des éclatements. C'est un roulement continu, étrange, comme un écrasement. Le sol est secoué. On sent les murs fléchir. La maison tremble.

Dans l'air c'est un bruit de ferraille auquel se mêlent des sifflements, et comme des hurlements d'animaux. Sur le toit les tuiles cliquent, soulevées par le déplacement d'air des obus qui passent en trombe et vont éclater vers Beuvardes et les forêts voisines.

La tempête nous enveloppe et souffle de tous les points cardinaux. De nouvelles batteries que je soupçonne établies quelque part du côté du Bois Planté, du Fer à Cheval, du Gros Buisson, du Moulin d'Enfer; vers Artois ou Courpoil, ou Epieds, tirent sans relâche et croisent leur feu avec d'autres qui nous semblent cachées vers Villeneuve, Préaux et dans la forêt de Fère. Ici on a pris peur, on s'inquiète, on s'affole. J'en vois qui réfugiées dans quelque coin se cachent la tête sous des oreillers. Mon chien lui-même, blotti sous des tonneaux a conscience du danger.

Notre cellier (car ce que j'ai toujours dénommé une cave n'est qu'un simple rez-de-chaussée, nullement enterré avec de larges fenêtres aux vitres brisées) notre cellier leur semble un abri rien moins que sûr. On veut déménager.

Vers 10 h, à la faveur d'une petite accalmie nous abandonnons la maison et nous courons nous réfugier dans la cave d'une maison voisine que les boches occupaient depuis une dizaine de jours et qu'ils ont abandonnée la nuit dernière.

C'est un asile plus sûr nous semble-t-il. Mais quel asile! En quel état l'ont-ils laissé! C'est un dépotoir! Le sol en est couvert d'immondices, de débris et de pourritures de toute sorte. L'air empuanti y est irrespirable. Le soleil de midi y entre et avec ses rayons brûlants des essaims de grosses mouches qui nous harcèlent.

Nous y sommes à peine - et comment installés! qu'éclatent auprès de nous, tout auprès, au-dessus de la cave nous semble-t-il, les tac-tac-tac d'une mitrailleuse. Et presque aussitôt suivent des éclatements d'obus auxquels répondent d'autres mitrailleuses dont les crépitements sont incessants.

C'est une alternance, comme un dialogue étrange, une conversation dont il nous semble être l'objet. Les obus pleuvent autour de nous- très près - dans le jardin - à quelques mètres... sur les maisons et les bâtiments voisins...

Le sol tremble nous risquons d'être écrasés sous un effondrement de plafond.?

Un avion, volant très bas, évoluait au-dessus de nos têtes quand nous sommes entrés ici. L'observateur nous a vus, il aura signalé notre présence. Son tac.tac.tac règle les coups et c'est sur nous que l'on tire... bien certainement.

On a peur. Nouvel affolement. Moi-même je sens que cette belle fermeté qui m'a soutenu jusqu'ici prend la fuite. Je voudrais bien m'en aller.

Et brusquement nous décidons de rentrer chez nous.

Nous sortons : deux autos mitrailleuses françaises sont là sur la route qui tiraillent sur les bosquets et buissons des Grèves... et les batteries boches du voisinage leur répondent. Personne ne pensait à nous. Le dialogue a pris fin. Une simple reconnaissance. Les tanks sont retournés d'où ils étaient venus. Nous restons dans l'attente et dans l'inquiétude.

Les Libérateurs. - Dans notre cave, où l'on a déjeuné, on sommeille (je note ici que depuis 24 heures l'on avait ni mangé, ni bu, ni dormi). Au dehors, au loin, vers les bois des usages de Coincy, les mitrailleuses crépitent. Ici l'on est tranquille. Mais dans les pièces voisines l'on a entendu marcher. Un appel. Qu'est-ce ? Nous sortons. C'est un soldat. Un soldat français ! C'est la Délivrance.

Le sergent Poyard de la X. Compagnie du 152<sup>e</sup>. régiment d'infanterie était là. Il est, nous dit-il, à la recherche de la section dont il s'est trouvé séparé dans la journée.

Par lui, nous apprenons avec surprise que depuis la nuit dernière une compagnie du 136<sup>e</sup> infanterie (???) occupe la ferme voisine. Epieds, Courpoil, Artois, Moucheton, Le Plessier, les Usages de Coincy, tout est libre ! Même la ferme à une centaine de mètres de nous ! Bien entendu, nous doutons. Ce sergent ne serait-il pas un espion boche ?

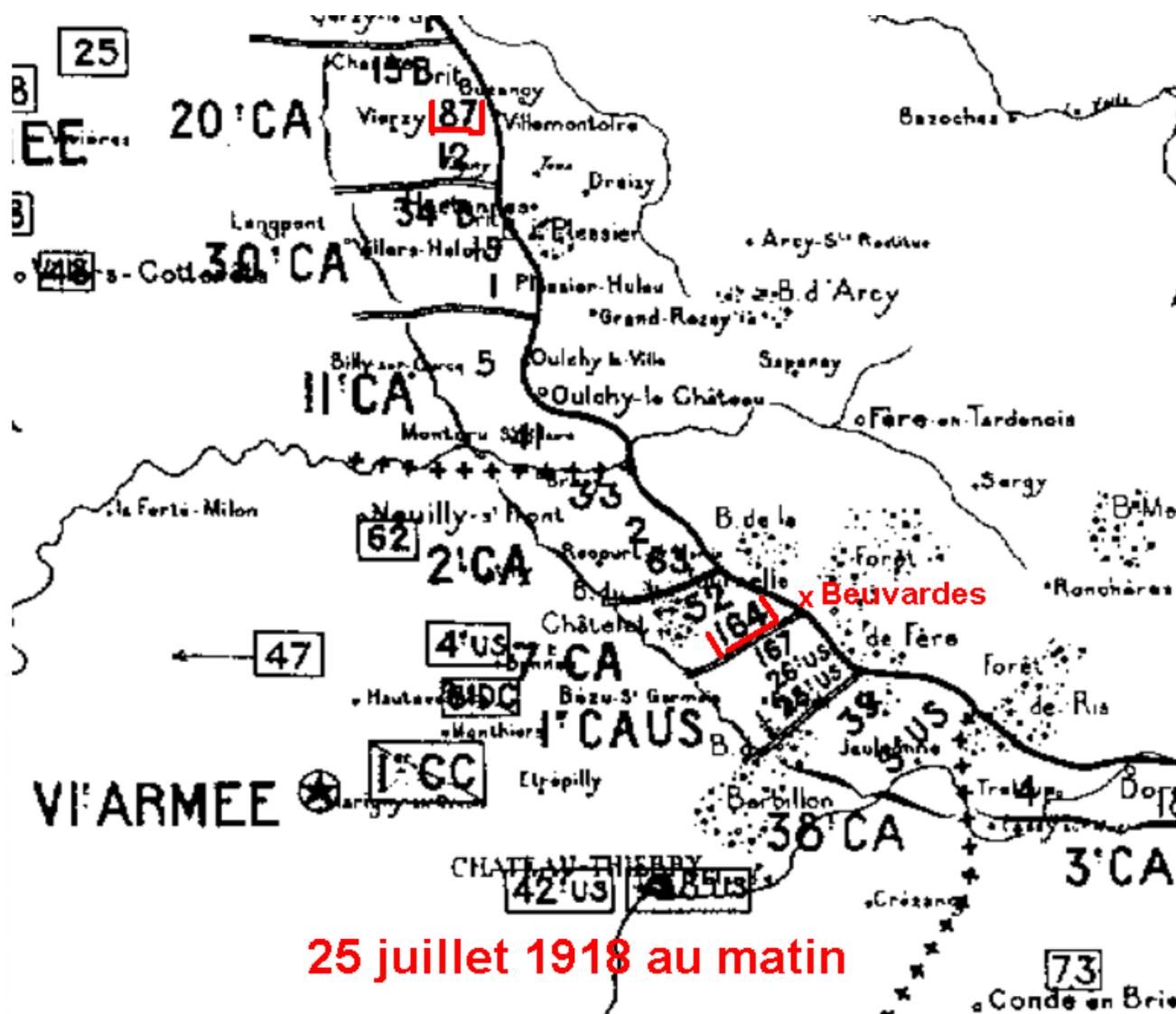
J'ai envoyé le domestique Eugène à la ferme. Il nous revient au bout de quelques minutes escorté d'une douzaine de soldats en armes. On l'a pris lui aussi pour un espion dont le sort serait vite réglé si nous n'étions pas là.

C'est bien la Délivrance! -

9 heures du soir. Nos libérateurs nous ont quittés. Le sergent Poyard parti à la recherche de sa compagnie; ceux du 136e sont retournés à la Ferme. Nous sommes seuls. La nuit est venue. La canonnade a repris aussi violente, sinon plus que les précédentes nuits.

J'avais caché nos drapeaux, au grenier, sous les toits. Je suis allé les chercher. Demain, nous paviserons toutes nos fenêtres !

**Erreur probable ! Le 136<sup>e</sup> R.I. fait partie de la 87<sup>e</sup> D.I. et le 152<sup>e</sup> R.I. fait partie de la 164<sup>e</sup> D.I.**



Si le 152<sup>e</sup> R.I. de la 164<sup>e</sup> D.I. est parfaitement cohérent pour sa présence à Beuvardes, la présence dans le secteur du 136<sup>e</sup> R.I. de la 87<sup>e</sup> D.I. qui combat dans le secteur de Villemontoire semble plus douteuse !! Il s'agit très probablement du 133<sup>e</sup> R.I. de la 164<sup>e</sup> D.I. et non pas du 136<sup>e</sup> R.I..

---

## Jeudi 25.

De grand matin Eugène est retourné à sa ferme. Désastre. Plus un seul français. Que sont-ils devenus? Serait-ce une retraite ? Aurions-nous eu une fausse joie ? Tout autour de nous la bataille d'artillerie continue. Je n'y comprend rien. Des batteries françaises les obus passent en sifflant au-dessus de nos têtes pour aller éclater vers Beuvarde et la forêt de Fère et j'en compte jusqu'à 2,3 par seconde. Mais les boches font sur la route, sur le chemin de Coigny, sur tous les chemins des Grèves un tir de barrage ininterrompu qui rend toute sortie dangereuse. Nous passons toute la journée en cave dans la crainte et dans l'inquiétude : encore des moments de défaillance où l'on se demande s'il n'eût pas mieux valu faire comme tant d'autres - fuir le danger quand il en était temps.

Cependant Delphine a rapporté du bûcher un énorme ballot qu'elle a trouvé caché sous les fagots et qu'un de nos hôtes "indésirables" a dû oublier là dans sa fuite précipitée. Il porte l'adresse "Herr Popoff Kaufman Wenderstrasse Hambourg".

Que peut-il bien y avoir là-dedans ? Nous sommes tous curieux de le savoir. On dépaquette. Dans ce gros ballot nous en trouvons douze petits, tous soigneusement ficelés, tous au même destinataire "Herr Popoff". Douze colis postaux, chacun bourré d'objets divers volés dans quelque magasin; chaussures pour toute une famille, vêtements de femme et d'enfants, tablier, camisoles, etc...

Delphine est heureuse de sa trouvaille. La voilà rechaussée et renippée pour toute sa vie.

Partageons, disent en plaisantant ma femme et Clara. Ces chaussures feraient bien mon affaire dit l'une. Et moi cette petite camisole m'ira comme un gant, donne-la moi. Refus très net. On insiste. Discussion interminable à propos du tien et du mien qui nous a fort divertis et nous a fait oublier une heure durant que nous étions enfermés dans une cave dont les murs tremblaient sous les coups des obus allemands. J'ai mis d'accord les partageuses.

Ce sont des objets volés. Celui qui les a pris était un voleur. Celle qui prétendrait les garder pour son usage personnel serait un voleur. (En attendant qu'elle aille faire sa déclaration à la mairie Delphine a été constituée gardienne du dépôt de "Herr Popoff" !)

Delphine a bien certainement oublié d'aller à la mairie de Beuvarde faire sa déclaration et jamais elle ne nous a reparlé de sa trouvaille.

### La délivrance.

En cave. Ni soupé, ni dormi.

Toute la nuit tir de barrage. Un dizaine d'obus sur la route, autant dans mon jardin. Rien sur la maison : plus de bruit que de malheureusement. Mais grands dommages dans le voisinage. La maison de Henri Perdreau a reçu de nouveaux coups; les granges de Leclère, Lefèvre, Dussaussois, Romain ont leurs toits endommagés.

Nous sommes toujours sans nouvelles du village. Que se passe-t-il de ce côté? Nous le saurons plus tard sans doute. Quant à présent il n'y faut pas songer tant les grêlons allemands y tombent drus.

À l'ouest, vers les Usages de Coigny et les Bois de la Tournelle des escadrilles d'avions évoluent et leurs mitrailleuses crépitent sans arrêt.

Attaque? Contre-attaque? Offensive ? Défensive? Avance? Recul? Qu'est-ce?

Nous voyons, nous entendons... et nous ne savons toujours rien. Notre inquiétude est extrême.

**Neuf heures.-** Un cycliste vient m'avertir que son commandant, arrêté chez Leduc désire me voir. Je m'y rends immédiatement.

J'ai trouvé là deux officiers; Monsieur le Commandant M... du Régiment d'artillerie. et M. le Capitaine Bosquer député mobilisé des Ardennes. Ils sont désireux de savoir ce qui s'est passé ici depuis deux mois et surtout comment? - Dans quelles conditions? - Dans quelle direction? - s'est effectuée la retraite des ennemis.

Je les ai renseignés de mon mieux.

Impatient d'avoir des nouvelles du dehors, j'interroge à mon tour. Nous étions convaincus que la contre-attaque française venait du Sud , - direction Château-Thierry - Fère - Soissons. On nous détrompe. " Les allemands menacés d'encerclement par les armées de Berthelot et Gouraud à l'Est, par Degoutte et les Américains au sud et par Mangin au Nord-Ouest, semblent vouloir se cramponner dans le Tardenois. Mais notre poussée principale vient de l'Ouest. Ils ont dû évacuer Château-Thierry quand nous avons repris Oulchy et la route de Soissons. Ce sont nos escadrilles d'avions qui nettoient la forêt de la Tournelle et ce soir les batteries ALGP que nous allons établir ici les forceront à déguerpir de la forêt de Fère, des Bois de Meunière, de Rognac et de Dole".

- Alors cette fois c'est bien la délivrance. Nous sommes à l'abri du danger ?

- Je l'espère. Oui. Je crois que notre succès est assuré... Mais faut toujours craindre la casse... Avez-vous de bonnes caves, solides, profondes ?... Avez-vous des masques ? - Non !...

- Non...

- Hum!...

Nous sommes devant la porte de la maison Leduc. Un obus allemand qui vient éclater sur la grange de Romain, tout proche, un autre qui pulvérise la grange du cantonnier Lépolard me font penser que mon cellier - avec ou sans masque - serait un abri plus sûr pour continuer cette conversation.

Ces Messieurs jugent eux-mêmes que le temps presse. Ils n'ont plus rien à apprendre. Ils vont continuer leur tournée d'exploration, choisir des emplacements pour de nouvelles batteries; - et moi je retourne en hâte vers ma cave me demandant où je pourrais bien me procurer des masques.

**Midi.** Les Français sont à Epieds, à Courpoil, à Artois, à Brécly, à Coincy. Ils sont ici. C'est bien la délivrance certaine... Cette fois nous sommes libres. Qui aurait jamais cru que notre première pensée serait d'user de notre liberté pour prendre la fuite ?

C'est ce qu'on vient de décider.

Louis Obert, Prioux, Félix Leclère, Leduc sortent d'ici. Ils ne resteront pas plus longtemps chez eux, m'ont-ils dit. Ils craignent un retour des Boches, les bombes, les torpilles d'avions, les balles des mitrailleuses, les gaz asphyxiants,... que sais-je? Il sont à bout. Ils veulent partir, ce, quoi que j'ai pu dire, on ne m'a pas entendu.

On partira ce soir, avant la nuit.

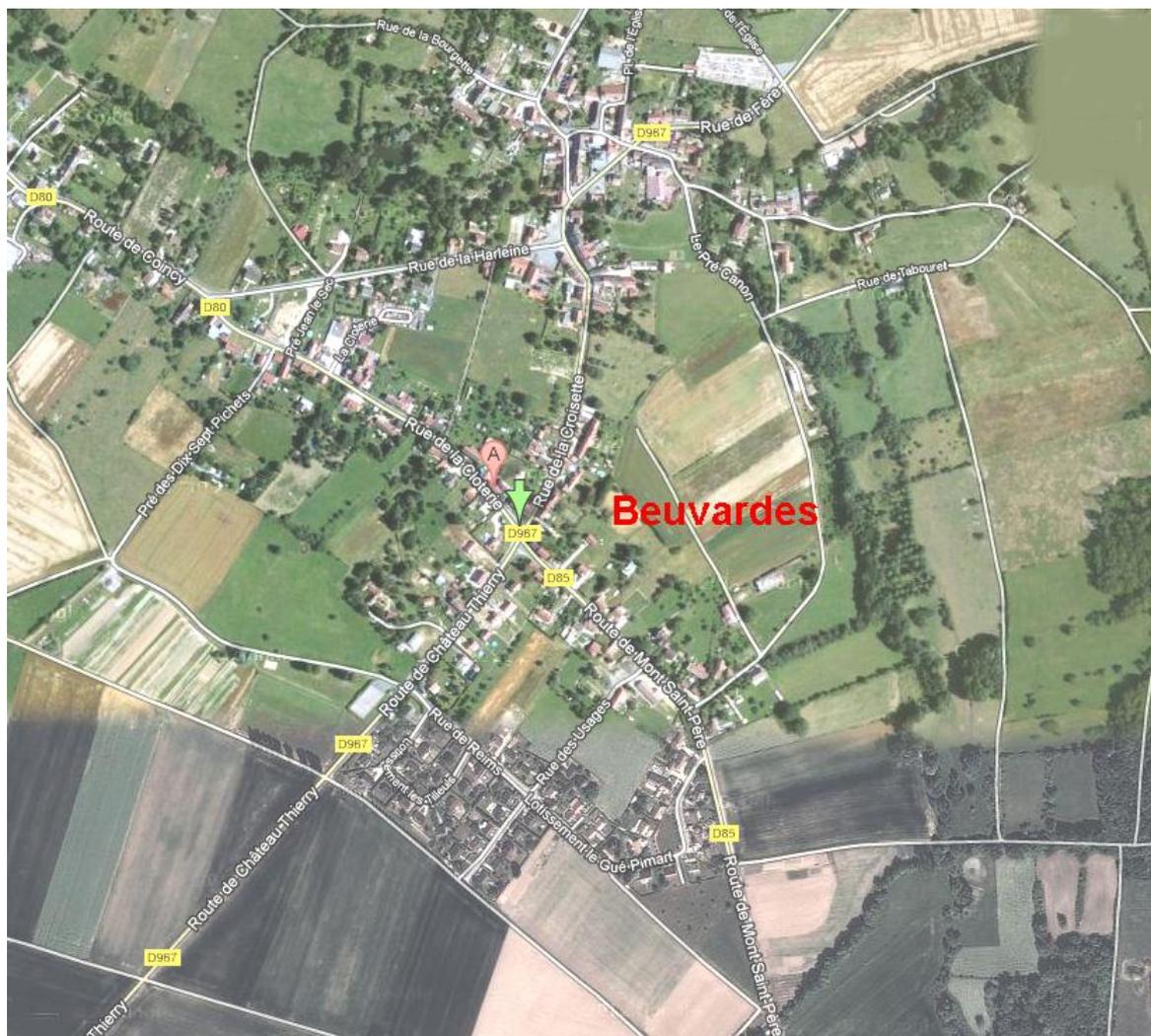
Que faire? Allons-nous rester seuls, ma femme et moi? Nous partirons aussi. Où irons nous? Je n'en sais rien.

3 heures - Le tir de barrage des boches a continué plus violent. La maison des Dewolfe flambe, allumée par un obus incendiaire. On n'y songe pas. Que pourrions-nous bien y faire d'ailleurs? Fébrilement les femmes entassent dans un sac, dans des valises un peu de linge, nos vêtements les plus indispensables, dans un panier quelques provisions... Et moi, dans ma bibliothèque dont les rayons se sont effondrés, au milieu de mes livres épars sur le plancher et que je laisse sans songer à les ramasser, je m'apitoie sur ces objets aimés, amis fidèles, conseillers sages, que je vais abandonner et que jamais peut-être je ne reverrai.

9 heures - Nous sommes partis par le chemin de la ferme nous dirigeant vers Artois et Courpoil, à travers la plaine. Au bord du sentier, dans le grand pré au-dessus de la ferme, deux soldats français sont étendus morts, attendant la sépulture. Je m'arrête un instant - très court - profondément ému par ce spectacle, et malgré moi ma pensée s'en est allée vers un autre mort. Pauvres enfants ! Ceux-ci nous sont inconnus. Ils sont venus se faire tuer pour notre délivrance et n'ont fait qu'entrevoir la Victoire. Des obus allemand éclatent dans le pré. L'endroit est dangereux. A notre droite, vers les grands bois des Usages de Coincy, un orage monte à l'horizon. Nous passons, en hâte, mais lentement... Nous continuons poussant péniblement nos brouettes.

Une femme paralysée peut à peine marcher. Clara et Delphine la soutiennent. Eugène Morouvilliers et moi nous poussons devant nous deux brouettes sur lesquelles nous avons entassé nos meubles.

*(Voir la suite de ce récit d'Alfred Hue, plus loin, retour le 2 août 1918)*



---

**Samedi 27.**

## **Le Colonel Colin commande l'infanterie du la 62<sup>e</sup> D.I. (Extraits de ses Mémoires)**

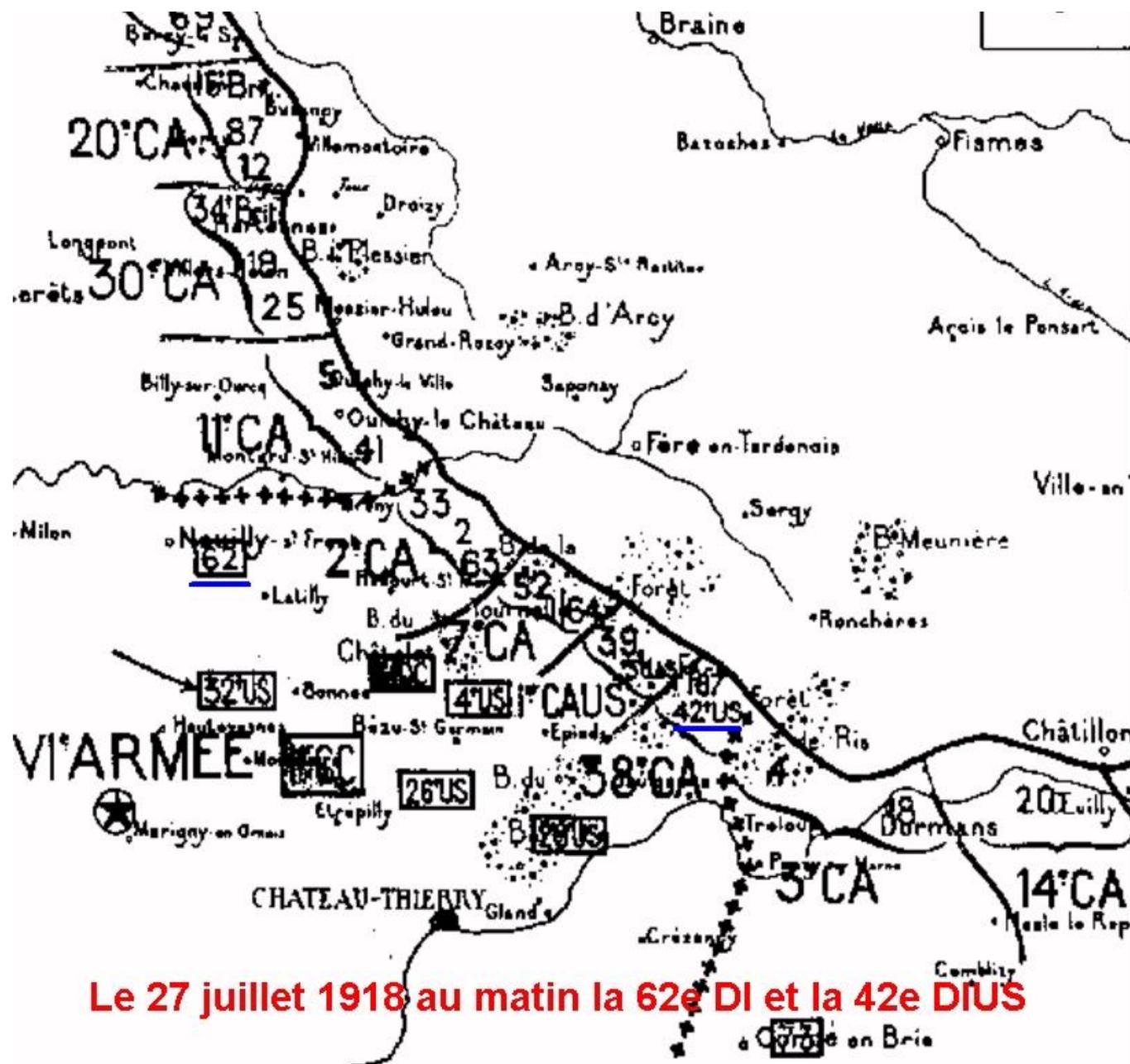
27 juillet

Le 27 juillet à 8 heures du matin, le général Girard arrive à Le Charme où il établit son P. C. et me met au courant des grands projets de l'armée : "Attaque de nuit (la nuit prochaine) sur tout le front de l'armée pour déboucher des bois et gagner ensuite les hauteurs au nord de l'Ourcq. Une fois en possession de ces hauteurs, débouché du 2e corps de cavalerie (Robillot) avec la 62e D. I. en soutien." Ce serait magnifique, mais la poire est-elle suffisamment mûre!!!!...

Pour le moment, le général envisage de porter dans la journée le 338e en avant des deux autres régiments, dans les bois de Moucheton pour placer notre rassemblement articulé, à cheval sur le ruisseau de Brècy, plus près des unités de 1ère ligne. Je vais voir le colonel Blavier à ce sujet pour le mettre au courant et lui faire préparer son mouvement éventuel.

Dans l'après-midi, je pars avec de Boury voir les régiments. Je vois le 279e dans la partie sud du bois du Châtelet où sont le lieutenant-colonel Boisselet et le bataillon Pellegrin. Les hommes sont dans des gourbis de terre et de branchages et se reposent; marchant la nuit, ils dorment le jour.

Nous continuons à pied la traversée des bois du Châtelet et dans la partie nord je trouve le bataillon Pilière du 307e. Les bois sont remplis d'artillerie de gros calibre.



Au débouché des bois pour nous rendre à la ferme Genevroy où est le lieutenant-colonel Tourlet, nous trouvons dans un cheminement une longue file de cadavres de chasseurs français. Ils ont dû être surpris par des feux de flanquement provenant de la ferme et ont été fauchés en file indienne par une mitrailleuse dans la position où ils se trouvaient au cours de leur progression. Pauvres bougres ! Ils n'ont même pas dû avoir le temps de s'apercevoir du danger et jalonnent maintenant les étapes de notre victoire.

La ferme Genevroy est très abîmée; on voit qu'on s'y est abattu. Je ne trouve qu'un planton en y arrivant. On me dit que Tourlet est dans la cave. C'est le calme plat en ce moment et, comme il ne tombe pas le moindre obus, nous nous installons pour causer dans la cuisine de la ferme.

Tourlet; son optimisme habituel; quoiqu'il me semble un peu inquiet. Ce n'est qu'une impression qui s'accroîtra au cours des journées de combat qui vont suivre. Il a toujours le sourire mais depuis que nous avons quitté les Vosges, il a une nuance d'inquiétude qui ne m'échappe pas, car je le connais bien. C'est comme s'il sentait qu'il est déjà marqué par le destin. Ses pressentiments s'il en a eu, ne l'ont pas trompé, car il devait être tué le 2 août.

Après avoir quitté; Tourlet dans sa ferme et l'avoir orienté sur son mouvement probable pour la nuit, je regagne à pied avec Boury la grand-route près de Rocourt où nous retrouvons l'auto. Tout le long de la grand-route ce ne sont que de grosses pièces d'un calibre imposant qui prennent position. Cela fait plaisir de se sentir aussi fortement appuyés en artillerie. D'ailleurs tous les arrières du champ de bataille regorgent de troupes. Décidément nous sommes main tenant en nombre et c'est bien la grande bataille de libération qui est engagée et qui va se poursuivre jusqu'au bout, sans trêve ni merci.

Nous poussons en auto, en suivant la grand-route, jusqu'à Château-Thierry que je trouve bien abîmé. Pauvre ville, joliment accrochée à ses riants coteaux, si gaie et si active au printemps 1917 ! Elle semble presque déserte maintenant, bien que les habitants commencent à revenir, elle regorge d'Américains qui la remplissent du mouvement de leurs camions. C'est ainsi que nous voyons débarquer la 32e D. I. U. S. Les renforts continuent d'affluer pour alimenter la grande bataille !

En revenant, un des gros peupliers qui bordent la route, sapé à la base par un obus, s'abat soudainement en travers du chemin qu'il obstrue complètement. Dans les deux sens, les autos doivent stopper devant cet obstacle imprévu. Mais heureusement il y a là un camion plein d'Américains pourvus de scies, haches, serpes, etc... et en un clin d'oeil, sans une parole et sans un cri, le gros arbre est scié et détourné de la route et la circulation rétablie C'est merveilleux d'ordre et de discipline, chacun exécute sa partie en silence et ne se croit pas obligé de donner des conseils au voisin, comme cela se voit trop souvent chez nous où le travail en silence n'est pas la règle.

Je rentre à 17 h. 30 à mon P. C., à le Charme, où je reçois l'ordre de pousser le 338e en avant-garde dans la partie sud du bois de la Tournelle. Comme le régiment est alerté depuis ce matin, le départ est fixé à 18 heures. Je dîne aussitôt et prends mes dispositions pour transporter mon P. C. à Brécy. Lévi part en avant. **Les nouvelles de la journée indiquent qu'on a avancé jusqu'à la ligne Chautraine (sud de Villeneuve-sur-Fère) ferme Préaux, Fresnes, Courmont.** (Voir carte page suivante)

A 20 heures, au moment de partir pour Brécy, je suis appelé à la D. I. Le général Degoutte est là et, tout en cassant la croûte à la popote de la D. I., il nous met au courant de la situation de fin de journée et donne ses ordres au général Girard, qui immédiatement rédige les siens sur un bout de table. En résumé: "L'ennemi est en retraite et toute l'armée va se porter en avant cette nuit. La 62e D. I. va traverser le bois de la Tournelle en deux colonnes derrière la 52e D.I., puis dépassera cette division et franchira l'Ourcq. Le 338e formera l'avant-garde. Point de direction: Fère-en-Tardenois avec mission de s'emparer de la localité et des hauteurs au nord-est."

Le général Degoutte me dit en souriant : "Vous avez une belle mission ! j'espère que vous êtes content." Certes! je le suis de talonner l'ennemi en retraite. Mais il n'y a pas de temps à perdre. La nuit vient, il faut que j'oriente bien mes colonels pour cette traversée des bois la nuit, suivie d'une poursuite qui n'était pas envisagée de cette façon quand je les ai vus cet après-midi. Aussi je leur envoie un ordre bref prescrivant la mise en marche immédiate de leurs régiments et leur donnant rendez-vous à Brécy, où ils recevront mes instructions verbales au passage.

Une fois tout le monde bien orienté et en route dans la bonne direction, je me déplacerai à mon tour pour me porter en avant et être au petit jour au débouché des bois et peut-être à Fère-en-Tardenois, si l'ennemi n'offre pas de résistance sérieuse.



Avant de quitter le Charme, je vois sur place le colonel Blavier et lui donne mes ordres pour le mouvement de son régiment. Le 338e forme l'avant-garde de la 62e D. I. avec 1 peloton de cavalerie, 1 compagnie de Génie, 1 batterie d'artillerie, et va traverser en deux colonnes le bois de la Tournelle pour déboucher à Villeneuve-sur-Fère et Villemoyenne. Il passera ensuite l'Ourcq au moulin de Rennequin et au Petit Moulin pour gagner les hauteurs au nord de l'Ourcq et occuper Fère-en-Tardenois où je compte transporter mon P. C.

En attendant je vais faire un premier bond jusqu'à Brécy où Lévi est parti installer mon P. C. et où j'ai donné rendez-vous à mes deux autres colonels dès qu'ils auront mis en marche leurs colonnes : le 307e va en effet marcher derrière la colonne de gauche du 338e et le 279e derrière la colonne de droite.

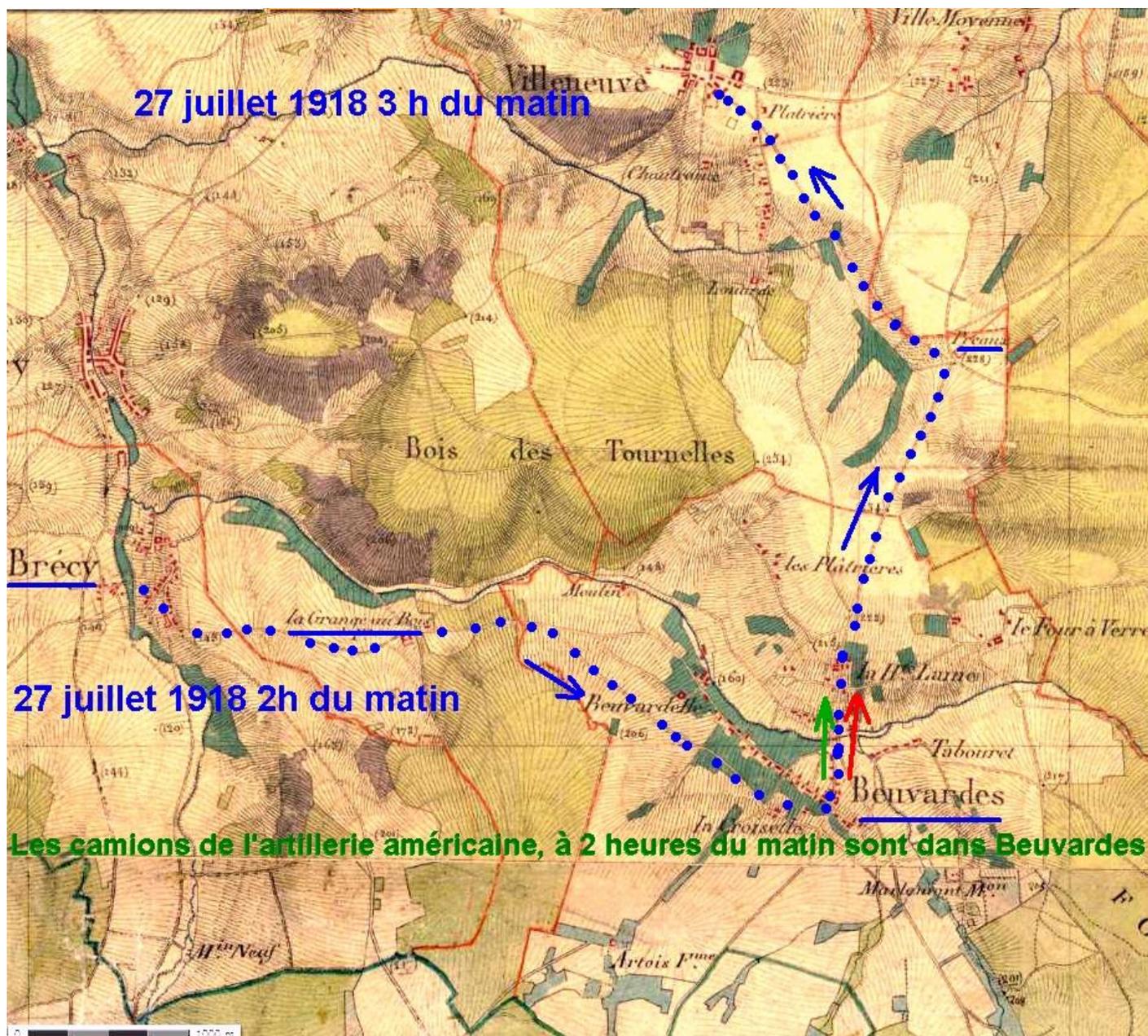
Je me rends donc par Rocourt-Saint-Martin et Coincy à Brécy, où j'arrive vers 21 heures. Le village n'est pas très abîmé, mais pillé et Lévi y a trouvé quelques habitants dont le Maire. Comme je ne dois pas y rester longtemps nous nous installons très sommairement et travaillons à la lueur vacillante de bougies dans des pièces dénudées et mal closes.

Les régiments se mettent en route vers 22 heures et je vois successivement au passage le lieutenant-colonel Tourlet (307e) vers minuit et le lieutenant-colonel Boisselet (279e) vers 1 heure du matin. Je leur donne mes instructions. Puis je quitte à mon tour vers 2 heures du matin ce P. C. provisoire par une petite pluie froide et un ciel nuageux d'où la lune jaillit par intermittences.

Le 15 août, après les très rudes combats de la 62ème D.I., le colonel Colin, reviendra à Brécy, pour s'installer dans le petit château de Jouvence (ancien P. C. de C. A. pendant la bataille) au milieu des bois du Châtelet. "Nous y arrivons vers 11 heures et nous trouvons une centaine d'Américains qui font les naïades, barbotant complètement nus dans le bassin. C'est un charmant P. C., peu abîmé et très calme. Nous y serons très bien pour nous reposer."

Désirant rejoindre le plus tôt possible mon avant-garde, je pars en auto avec mon État-major par la Grange-au-Bois et **Beuvardes**. Mais la route est semée de trous d'obus; heureusement qu'il y a un peu de lune et que mon chauffeur est habile.

Nous devons cependant mettre plusieurs fois pied à terre pour franchir les passages difficiles, notamment un énorme entonnoir à l'entrée de **Beuvarde**. **La traversée du village est aussi des plus pénibles en raison de l'embouteillage causé par l'artillerie américaine qui gravit difficilement la côte à la sortie nord.** Grâce à la connaissance de l'anglais du capitaine Trocmé et à l'habileté du chauffeur qui arrive, je ne sais comment, à louvoyer au milieu des canons et des attelages, nous arrivons enfin à doubler cette artillerie et à atteindre le plateau de la côte 228.



Là, difficultés d'une autre sorte: le carrefour de la ferme Préaux est systématiquement battu par des tirs d'interdiction avec du 77 et du 105. Je suis à côté du chauffeur et je calcule d'après l'éclatement des obus qu'il en tombe un environ toutes les 30 secondes sur le carrefour ou aux abords. Confiant dans l'habileté et le sang-froid de Lasne, je lui prescris d'abord de ralentir pour attendre au plus près l'éclatement du dernier obus, puis de passer en vitesse le carrefour dangereux entre l'arrivée de deux obus. Lasne exécute admirablement la manoeuvre; un obus éclate à notre droite, très près de la route, aussitôt il lance l'auto en quatrième vitesse et passe devant la ferme Préaux. A ce moment j'aperçois un grand entonnoir au milieu de la route et j'ai juste le temps de l'indiquer au chauffeur qui peut arrêter la voiture au bord de l'obstacle qui aurait pu nous être fatal. Puis il le contourne avec une maîtrise parfaite et nous filons ensuite sur la route de Villeneuve-sur-Fère entendant éclater derrière nous l'obus suivant. Nous venions d'être sauvés par l'habileté de notre chauffeur.

Nous arrivons à Villeneuve-sur-Fère vers 3 heures du matin. Des ombres circulent sur la grande place plantée d'arbres sur laquelle donnent l'église et la mairie. On me dit que le général Girard vient d'arriver et je le trouve dans la cave de la mairie, où est installé le téléphone et qui est encombrée d'officiers et d'hommes de liaison. Il y en a sur toutes les marches, car des 150 commencent à tomber sur la place. Le général me dit que le 338e arrive seulement et trouve qu'il est en retard. Dans son impatience il voudrait déjà le voir sur l'Ourcq; mais la traversée des bois a été très pénible en raison du mauvais état des chemins, de la nuit et de la pluie; de plus l'ennemi exécute des tirs d'interdiction sur les lisières, qui rendent le débouché des bois difficile. Il faut donc s'armer de patience.

Le général voudrait déjà que je sois à Fère-en-Tardenois, mais je ne puis pas m'y rendre avant mes troupes. Bon gré, mal gré, il faut attendre. Je reste donc auprès du général en attendant que le colonel Blavier me donne des nouvelles de son mouvement. J'ai toute confiance dans l'habileté de chef éprouvé, je l'ai bien orienté sur sa mission et je ne pourrais que l'ennuyer étant sur son dos. J'ai toujours eu pour principe de laisser agir les gens en qui j'avais confiance, sans leur enlever la plus petite parcelle de leur initiative. D'ailleurs le colonel Blavier est en marche en ce moment et je serais bien empêché de savoir où le retrouver dans la nuit...

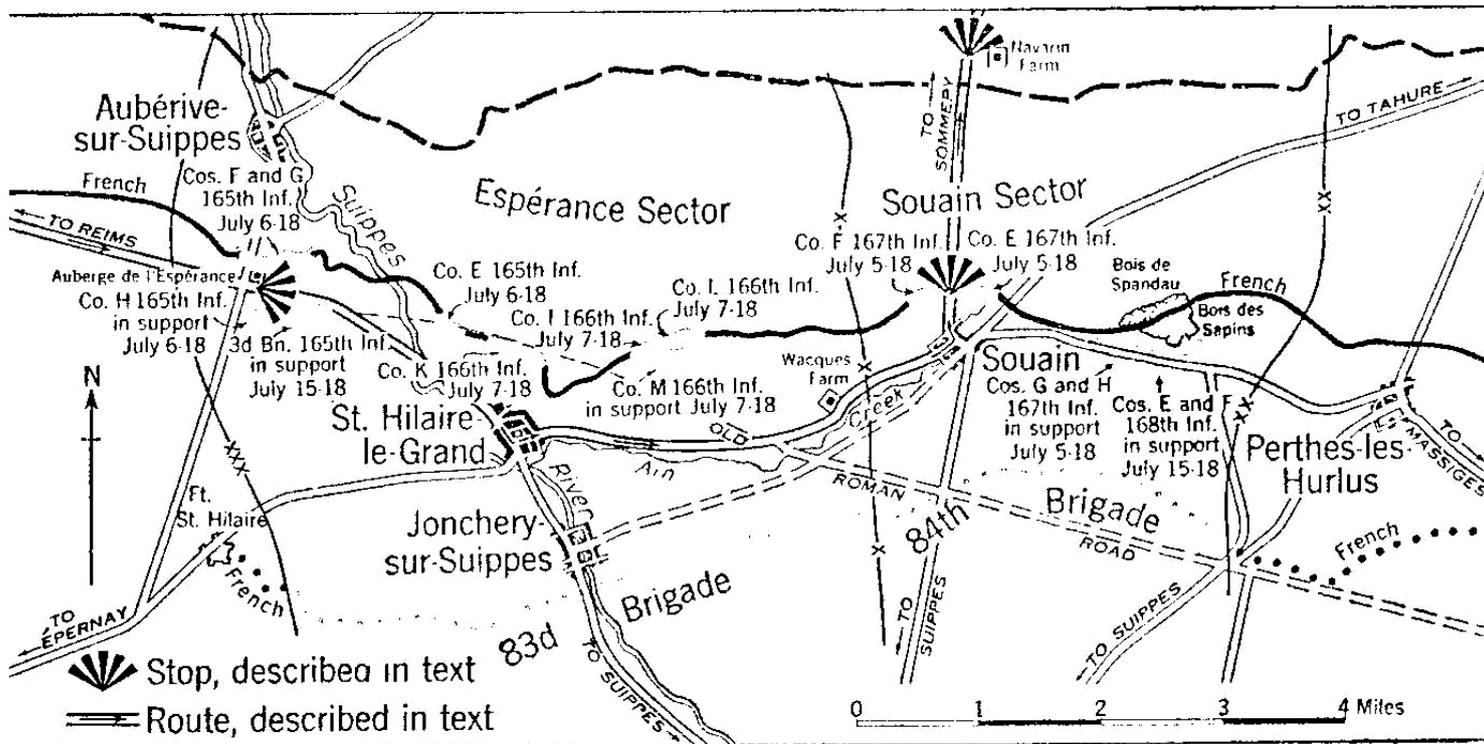
## L'arrivée de la 42<sup>e</sup> D.I. U.S. dans le secteur de Beuvarde

La 42<sup>e</sup> Division Américaine, appelée Division «Arc-en-ciel», car elle représentait toute la diversité du peuple américain, son recrutement couvrait les Etats-Unis comme un arc-en-ciel, a débarqué en France au mois de novembre 1917 et s'est distinguée en combattant durant 264 jours.

En prévision de l'attaque allemande de la mi-juillet la 42e D.I. U.S. est affectée à la IVe Armée du Général Gouraud, les **combats du 15 au 19 juillet 1918** auxquels elle est associée la préparent à ceux qu'elle va conduire à partir du 25 juillet.

La 42<sup>e</sup> D.I. U.S. fait partie de la Garde Nationale, elle comprend la 83<sup>e</sup> Brigade : 165<sup>e</sup> et 166<sup>e</sup> R.I., 150<sup>e</sup> Bataillon de Mitrailleuses et 84<sup>e</sup> Brigade : 167<sup>e</sup> et 168<sup>e</sup> R.I., 151<sup>e</sup> Bataillon de Mitrailleuses.

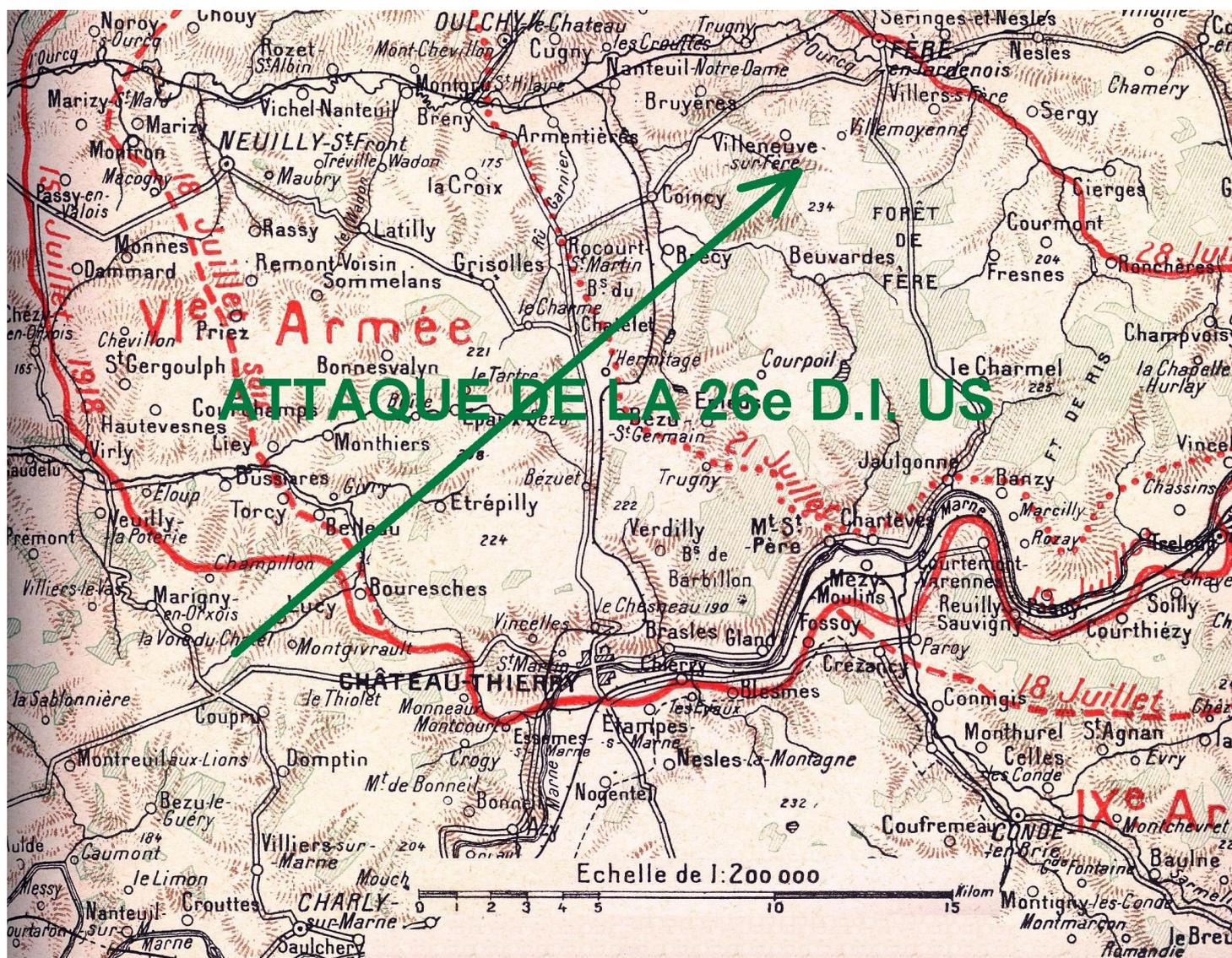
## 42d Division in Champagne-Marne Defensive, July 15-18, 1918



- First Position
- xxx— Corps Boundary
- \* Sacrifice Post, see text
- Intermediate Position
- xx— Division Boundary
- Direction of German attack was from north to south
- • Second Position
- x— Brigade Boundary

On peut voir sur la carte de la page précédente, que les 83e et 84e Brigades tiennent, en support, la position intermédiaire qui comprend le sud d'Aubérive, Saint-Hilaire-le-Grand, Souain, et la ligne à 2 km à l'ouest de Perthes-les-Hurlus

Le 19 juillet, la 42e D.I.U.S. fut relevée des tranchées de ce front, en préparation d'un mouvement vers l'ouest afin de participer aux combats de l'Ourcq. Elle arrive pour relever la 26<sup>e</sup> D.I. U.S. qui est épuisée après 7 jours d'attaque continue.

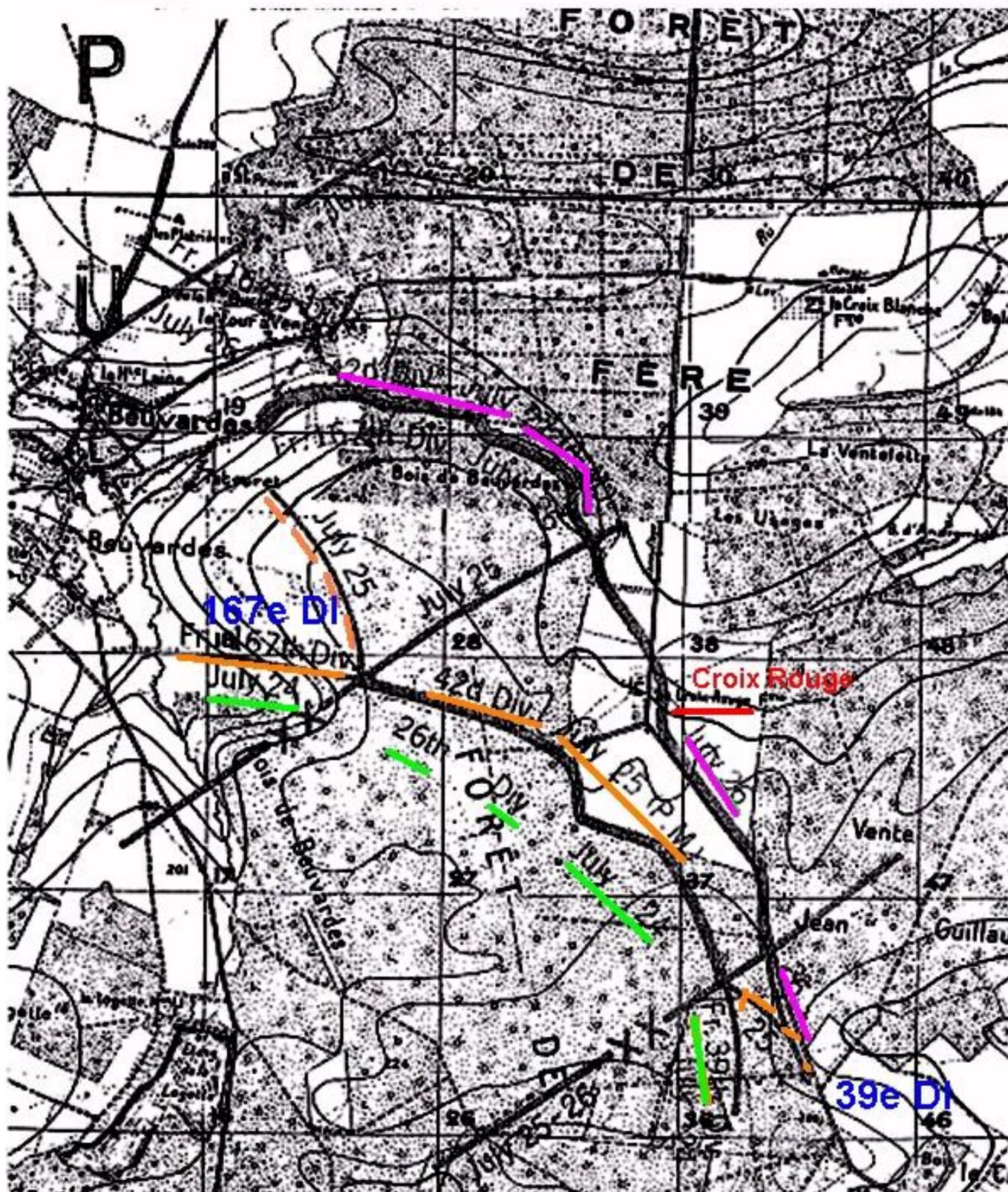


La 26<sup>e</sup> D.I. U.S. qui avait relevé la 2<sup>e</sup> D.I. U.S., à la mi-juillet, afin que celle-ci puisse participer à l'attaque du 18 juillet au nord de Longpont, avait attaqué, en direction du nord-est.

En sept jours de combats elle avait progressée d'une quinzaine de kilomètres et elle avait atteint les bois au sud-est de Beuvarde, elle était épuisée et devait être relevée pour que l'exploitation de la percée puisse continuer.

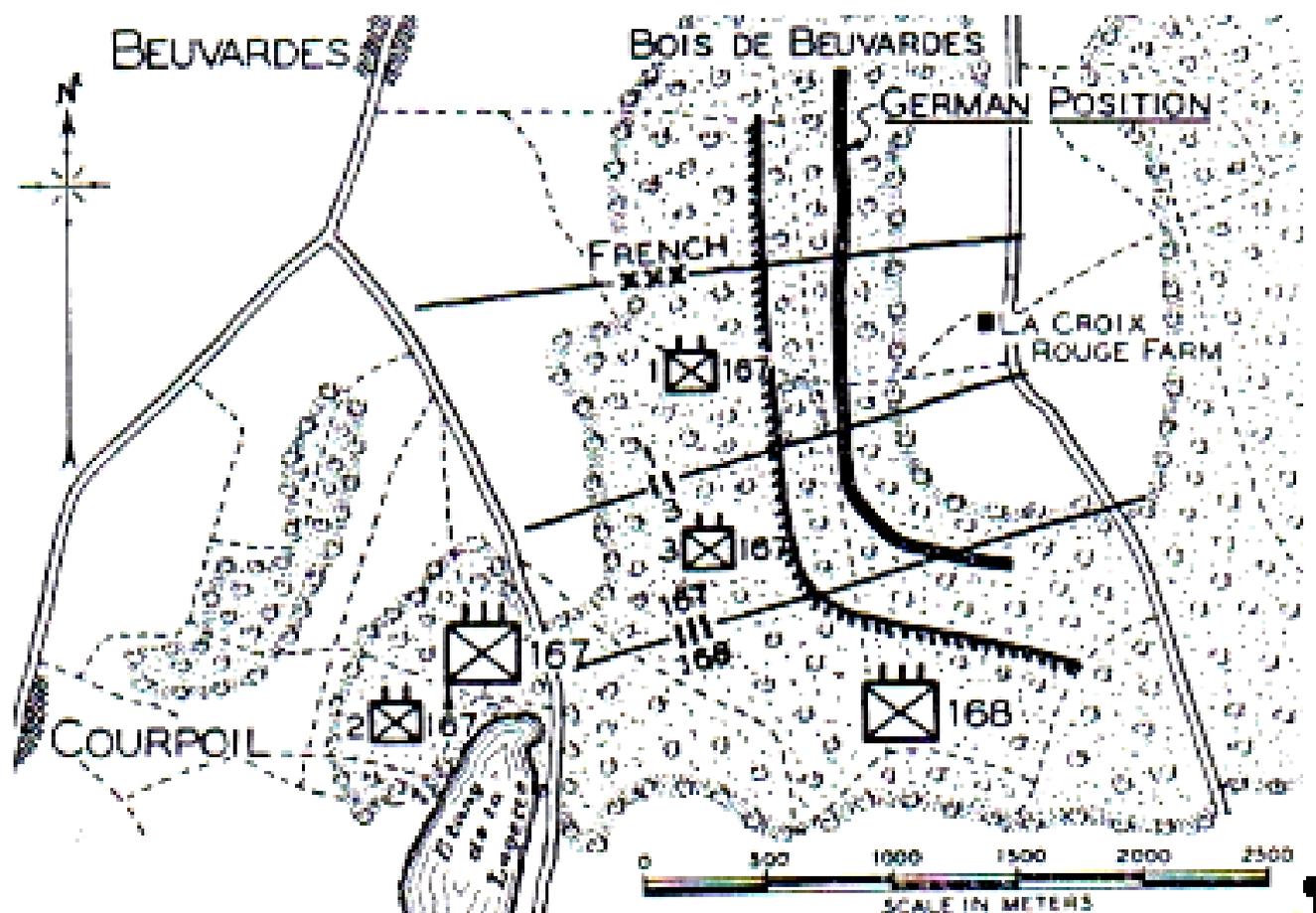
La relève fut faite par dépassement du front, au point du jour, **le 25 juillet**, par la 84<sup>e</sup> Brigade de la 42<sup>e</sup> D.I. U.S.

## 25 et 26 juillet 1918, 167e DI, 42e DI US, 39e DI



A quinze heures, le 25 Juillet, le 167<sup>e</sup> R.I. d'Alabama (Le 167<sup>e</sup> R.I. avait déjà combattu pendant 109 jours sous le commandement du Colonel William Preston Screws dans les tranchées de Lorraine avant de rejoindre sur le front de Champagne la 4<sup>e</sup> Armée Française du Général Gouraud.) et le 168<sup>e</sup> R.I. d'Iowa

de la 42° D.I. U.S. relèvent des éléments de la 26° D.I. U.S (Nouvelle Angleterre). Ils ont face à eux une unité d'élite allemande, la quatrième division de la Garde, flanquée par la dixième division de Landwehr. A la tombée de la nuit, des tirs de mitrailleuses et des tireurs d'élite allemands résonnent toujours dans la forêt. L'artillerie lourde allemande continue à pilonner jusqu'à l'aube.



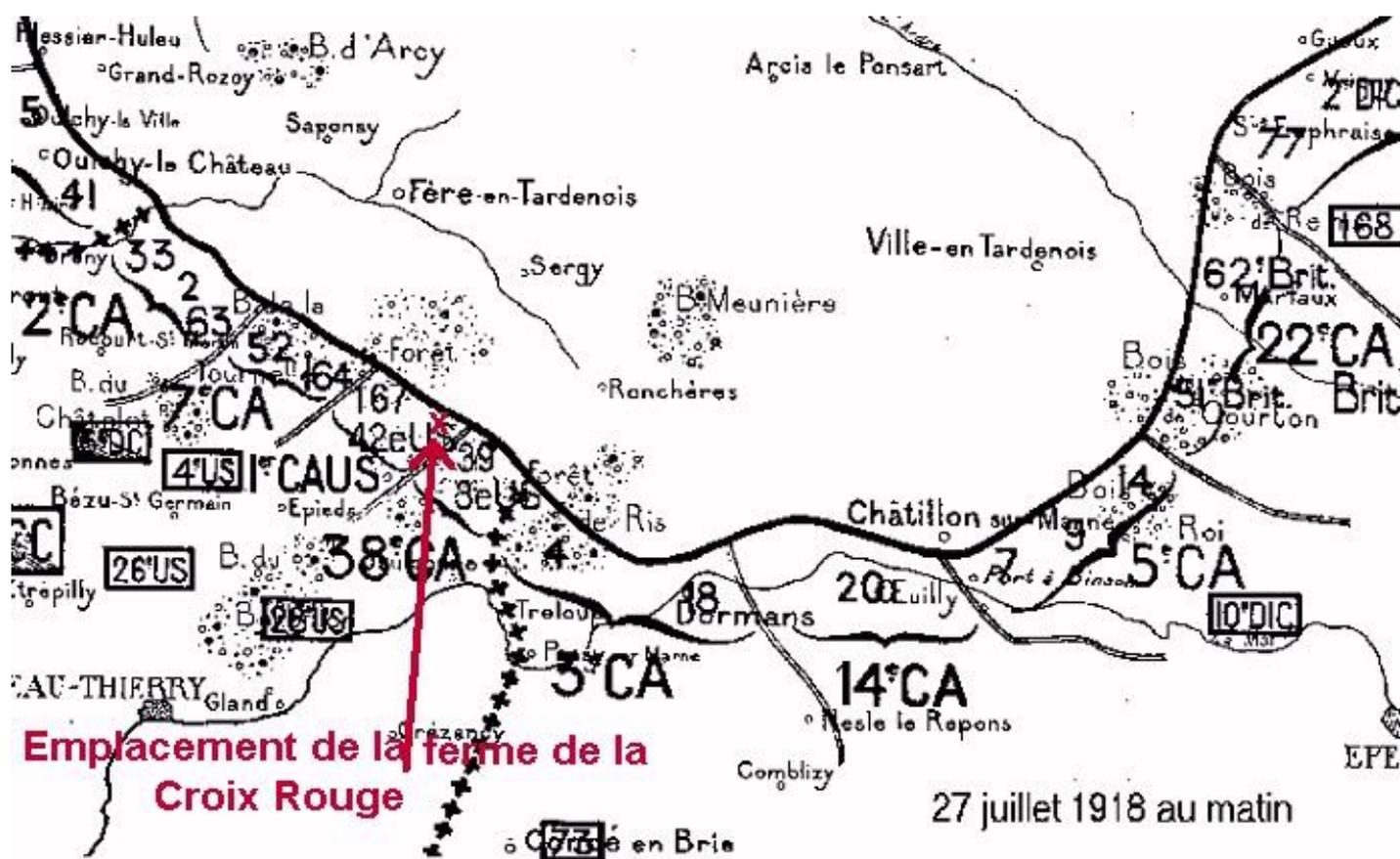
Lors de la relève de la 26° D.I. U.S., le 168° R.I. de la 84° Brigade découvrit que son front n'était pas entièrement couvert. Dans la **matinée du 26 juillet** le 2° Bataillon fut placé en ligne, sur le front, à gauche du 1<sup>er</sup>, dans la Forêt de Fère, à l'ouest de la Ferme de la Croix Rouge.



Le 26 juillet, il fait froid et humide, la terre est boueuse. Immobilisés par les Allemands, les Américains subissent de lourdes pertes toute la journée. L'ordre fut donné, par la 84<sup>e</sup> Brigade, à 15 heures 40, aux 167<sup>e</sup> et 168<sup>e</sup> R.I., d'attaquer à 16 heures 50 en conjonction avec la 39<sup>e</sup> D.I. (française) qui était à droite. Le premier objectif était la Ferme de la Croix Rouge et l'objectif final les lisières nord et est du Bois de la Ventelette. **A 16h 45, sans préparation d'artillerie**, le 167<sup>e</sup> R.I. passe à l'attaque afin de capturer la ferme de la Croix Rouge.

Cette absence de préparation d'artillerie est très importante, car ce manque de coordination avec la nombreuse artillerie disponible, se retrouvera lors de l'attaque dans la nuit du 27 au 28 juillet, 30 heures plus tard, sur l'Ourcq. Le Colonel Mac Arthur qui commande l'infanterie divisionnaire s'en souviendra et se rappellera, plus tard, de ces pertes inutiles. Certains disent que c'est pour cela que lors des combats de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, dans le Pacifique, où il commandera en chef, il n'enverra jamais plus l'Infanterie avant une sérieuse préparation du terrain par l'Aviation ou l'Artillerie.

Le premier (1/167) et troisième bataillons (3/167) du 167<sup>e</sup> R.I. attaquent vers le nord-est. Des éléments des compagnies C et D - les troupes d'assaut du premier bataillon (1/167) - chargent en passant à travers les compagnies A et B. Ils subissent de lourdes pertes au cours de plus d'une heure de combat à découvert et sont stoppés par les Allemands. Une section de la compagnie D et une section de la compagnie B se lancent alors à l'attaque à travers champs et traversent la route. Ils perdent plus de la moitié de leurs hommes mais parviennent à repousser les Allemands. Une contre-attaque allemande est arrêtée à la pointe des baïonnettes par le premier bataillon (1/167).



Au même moment, le troisième bataillon (3/167) charge par le sud pour s'emparer des bois et de la ferme fortifiée. Mieux protégés, ils progressent dans la forêt mais leur charge est arrêtée lorsqu'ils arrivent à découvert par les tirs en provenance de la ferme et des positions allemandes. Les compagnies ont du mal à maintenir la cohésion de leur dispositif. Une section mixte de fantassins et de mitrailleurs des compagnies K et I s'attaque à la ferme par le sud. Pendant qu'ils essaient de s'en emparer, une autre force mixte des compagnies K et L capture des mitrailleurs allemands à l'est de la ferme.

Pendant que le feu fait rage contre les deux forces d'attaque du troisième bataillon, le reste d'une section de la compagnie L charge vers l'objectif. Les positions allemandes et la ferme fortifiée tombent finalement aux mains des Américains vers 20 heures. Le feu de l'artillerie allemande continuera toute la nuit.

**A l'aube du 27 Juillet**, le champ de bataille est couvert de morts et de blessés. L'infirmierie de campagne du régiment d'Alabama traite plus de 1100 hommes. Dix lieutenants et deux capitaines sont morts. Tous les officiers sauf un sont blessés. Décimés, les premier et troisième bataillons fusionnent et sont amalgamés au deuxième bataillon, temporairement renforcé par un bataillon du 47<sup>e</sup> R.I. de la 4<sup>e</sup> D.I. U.S..

Les 166<sup>e</sup>, 165<sup>e</sup>, 167<sup>e</sup> et 168<sup>e</sup> R.I. de la Division « Arc-en-ciel » sont déployés de gauche à droite pour poursuivre les Allemands qui se replient sur leur nouvelle ligne principale de résistance sur la rive nord de l'Ourcq.

La prise de la ferme de la Croix Rouge par la 42<sup>e</sup> D.I. U.S. rappelle les combats d'août ou de septembre 1914 menés par les Français et la désastreuse tactique de "l'attaque à outrance".



En bas, devant la ferme, les tombes provisoires



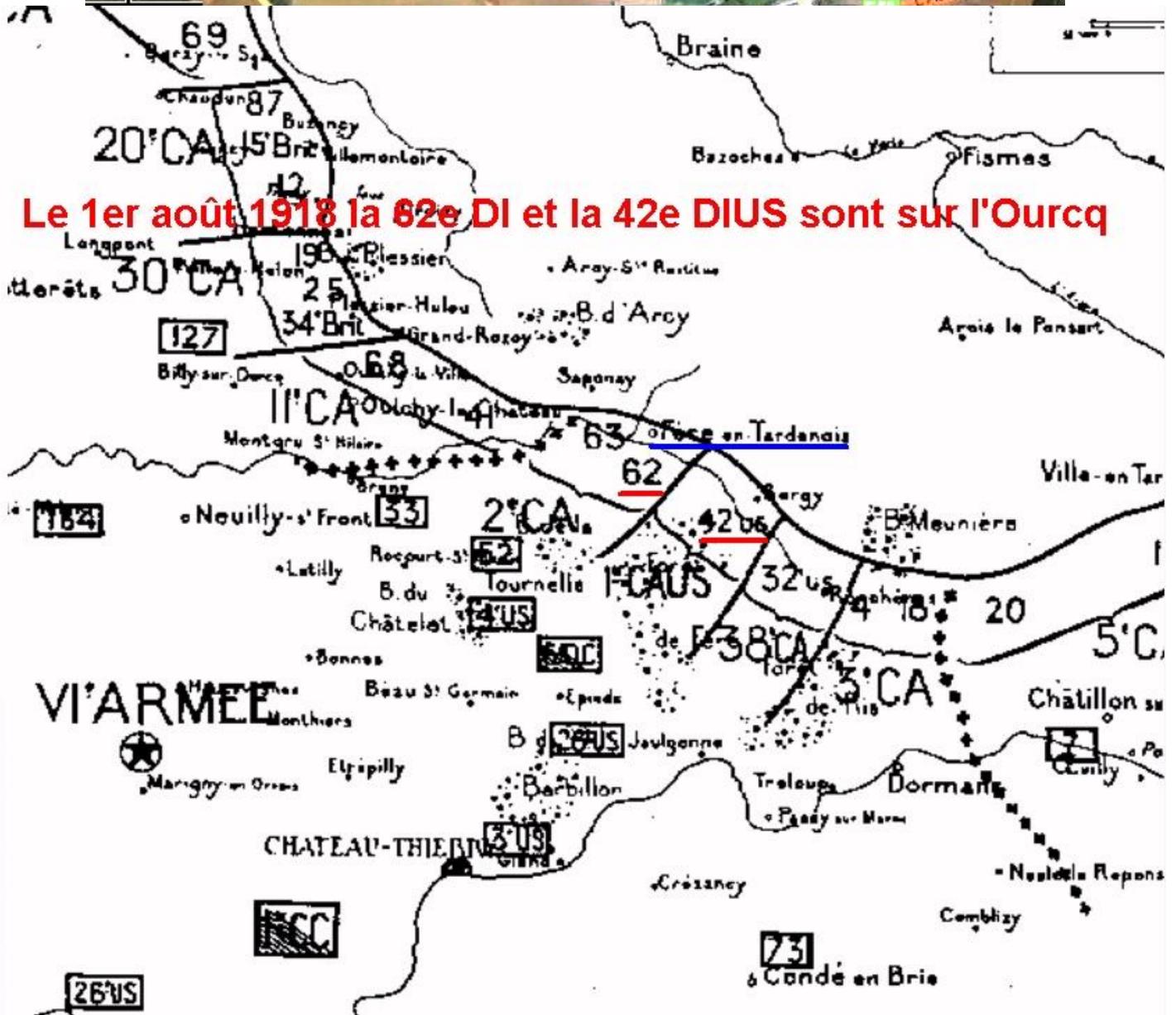
**The Croix Rouge Farm with 168th graves in the foreground**



Cette statue a été inaugurée, sur le site de la ferme de la Croix Rouge, le 12 Novembre 2011.



Les ruines, vestiges de la ferme de la Croix Rouge



**Le 1er août 1918 la 62e DI et la 42e DIUS sont sur l'Ourcq**

(Reprise; Suite du récit d'Alfred Hue, son retour le 2 août 1918)

## 2 Août

Partis de Beuwardes le 26 à 9 heures du soir nous avons pu grâce à l'obligeance du commandant des troupes américaines, à Epieds, obtenir une auto qui nous a conduits jusqu'à Trilport où nous sommes arrivés à 4 heures du matin.

Et nous étions à Paris dans la journée.

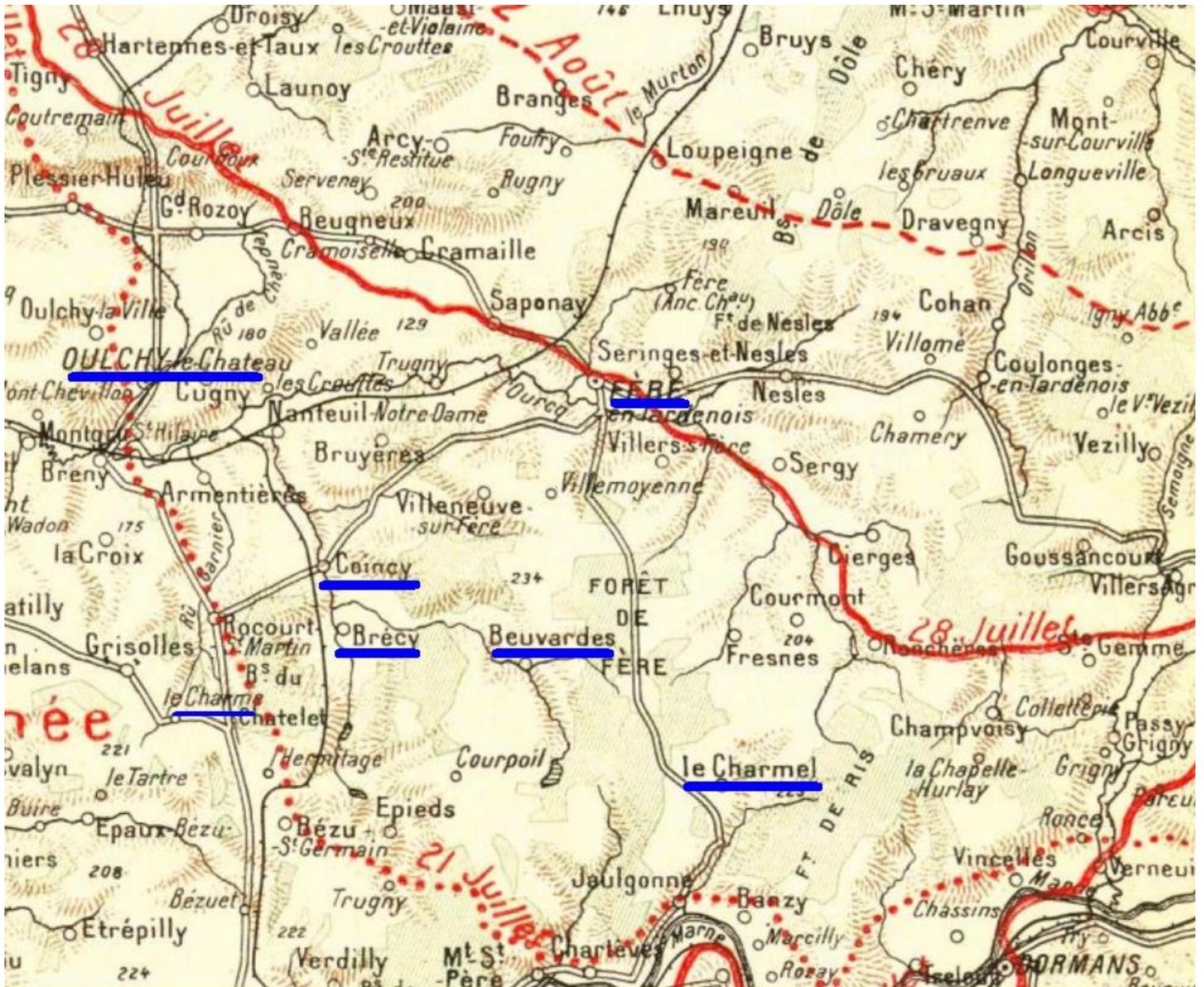
À Paris, j'ai laissé ce matin nos gens qui sont maintenant en sûreté.

**Je viens de rentrer chez moi**, dans ma maison que j'ai quitté un peu contre mon gré, que je n'aurais pas dû abandonner et que je suis heureux de retrouver debout. Encore debout, mais en quel état! Inhabitable et

cependant habitée. **Elle est pleine d'américains** - tout un état-major de division: cuisine, salle à manger, chambres à coucher, grenier, cellier, - bâtiments annexes, grange, cour, jardin, vergers, tout est pris, tout est plein.

Il n'y a pas de place pour moi.

Un colonel très aimable m'a invité à dîner, mais il m'a fallu chercher un gîte ailleurs, - chez les Leclère, qui eux aussi sont rentrés.



---

## 3 Août

Depuis huit jours ma maison a été une caserne où des troupes de toutes catégories se sont succédé infanterie, artillerie, génie, y trouvant en passant le gîte et le couvert. Les occupants n'étaient plus des boches. C'étaient nos amis, nos libérateurs, ceux que tous nos vœux avaient appelé ; ceux que nous aurions accueillis avec enthousiasme si nous avions été présents. Mais nous étions absents. Les absents ont toujours tort. La maison paraissait abandonnée, elle a été mise au pillage.

En prévision d'un retour offensif de l'ennemi, on l'a mise en état de défense. Dans le petit jardin, sous les sapins trois mitrailleuses ; à droite et à gauche. Dans le grand verger deux énormes pièces ALGP. Et en bas, sous les grands arbres au bord du ruisseau une batterie de 75.

Les derniers occupants, - ceux que je trouve un rentrant chez moi - n'ont rien pris, mais ils ont tout mis sens dessus dessous, porté au grenier ce qui était à la cave et ce qui reste de ma literie dans le jardin. Je viens de protester contre ce sans gêne qui a tout bouleversé chez moi. Après une discussion longue et pénible j'ai obtenu qu'on me rende une chambre - la cave-cellier qui depuis deux mois a été notre unique pièce d'habitation.

Au cours de la journée j'ai voulu revoir le village. Mon pauvre Beuvarde ! Quel changement et dans quel affreux état la guerre l'aura laissé ! Un quart des maisons paraissent détruites en totalité. La plupart des autres sont inhabitables, ouvertes à tous les vents, sans toit, sans portes ni fenêtres, vides de leurs meubles.

Une compagnie de deux à trois cents territoriaux répare les routes crevées des trous d'obus et sur lesquelles toute circulation semble impossible.

De Beuvarde à la "Terre Cagée " d'énormes pièces de 105, 195 et 210 encore en batterie sont au repos et l'on commence à en opérer le déménagement pour une marche en avant vers Fismes. Les allemands se cramponnent, dit-on, sur la Vesle et sur l'Aisne. C'est de ce côté qu'on se bat. C'est au loin maintenant qu'est le front, le danger. Ici, nous sommes à l'arrière. Ce n'est plus la guerre. Mais ce n'est pas encore la paix ni le calme, ni la tranquillité.

Le village est plein d'Américains. Ils sont merveilleux d'entrain, de bonne humeur, de complaisance, de grande générosité. Mais ils sont d'un sans gêne incroyable, prenant leurs aises, s'installant à leur gré, empruntant ou emportant ce qui est à leur convenance, déménageant meubles et literie sans nul souci des réclamations des intéressés.

" Vous autres français, me disait un de leurs officiers ingénieur à San Francisco et engagé volontaire, vous avez trop le souci de la forme. Il vous faut faire des études préparatoires des avant-projets, des rapports, des réunions de commissions, des enquêtes etc. etc.. Le temps passe, votre "opinion publique" se lance sur une autre piste et l'on n'aboutit pas. Chez nous c'est tout différent. Pas besoin de faire de formalité ! Une affaire est décidée. Vivement nous passons à l'exécution. Il y a des gens qui réclament, crient, menacent. Nous laissons dire. Quand tout est terminé, l'on va trouver les réclamants.

- "De quoi vous plaignez-vous ? On vous a fait tort ? Combien demandez-vous ?"

- " Mille, deux mille, dix mille dollars..." - " En voilà le double. "

Et c'est ainsi que nous gagnons du temps et tout le monde y trouve son profit.

---